



HAL
open science

The Lord of the Rings traduit par J.R.R. Tolkien : un palimpseste élégiaque

Marc Chémali

► **To cite this version:**

Marc Chémali. The Lord of the Rings traduit par J.R.R. Tolkien : un palimpseste élégiaque. L'hétéroglossie en traduction: enjeux et difficultés, TRILL; Les mots étrangers, Jun 2011, Nanterre, France. hal-03150427

HAL Id: hal-03150427

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03150427>

Submitted on 23 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***The Lord of the Rings* traduit par J.R.R. Tolkien: un palimpseste élégiaque**

Marc Chémali, *Université Paris Nanterre*

Introduction

The Lord of the Rings se présente comme la traduction d'un texte qui n'existe pas. Je vous inviterai, dans un premier temps, à écouter de plus près cette étrange voix narrative qui apparaît comme la synthèse de divers récits autobiographiques et dont la crédibilité se voit renforcée par la « traduction » qu'en fait Tolkien. Au terme de cette partie, intitulée « auteurs fictifs et traducteur fictionnel », je me pencherai sur la mise en scène de l'hétéroglossie luxuriante qui caractérise l'univers de Tolkien et amène certains personnages à se faire traducteurs ou interprètes de langues anciennes et/ou étrangères. Cette deuxième partie s'intitulera donc « hétéroglossie et mise en abîme de la traduction ». Or, il ressort de cet emboîtement que ce texte mystérieux, écrit dans une langue que seul Tolkien connaît et peut donc traduire, ce palimpseste fictionnel, est, dans une certaine mesure et de l'aveu même de l'intéressé, trahi par son « traducteur ». Ainsi, la dernière partie, « entropie et palimpseste élégiaque », sera consacrée à cette inévitable vraie-fausse trahison qui participe de la mise en place de l'atmosphère profondément élégiaque qui imprègne *The Lord of the Rings* mais qui, paradoxalement, contribue aussi à conférer à ce texte original inaccessible sa dimension mythique.

I- Auteurs fictifs et traducteur fictionnel

Dès le prologue, où la voix narrative semble appartenir à un historien-philologue moderne spécialisé dans les Hobbits, Tolkien prend soin de présenter *The Lord of the Rings* comme la synthèse de récits autobiographiques écrits par quelques uns des protagonistes dans la langue de l'époque et du lieu, à savoir le Westron. Tolkien attribue clairement l'essentiel du récit à Bilbo et surtout à Frodo,

tout en prenant soin de mentionner la contribution de Merry, Pippin et Sam avant de parachever ce déguisement de l'auteur en traducteur en retraçant l'historique de ce manuscrit original qu'il se serait contenté de traduire. Car Tolkien se complique la tâche en inventant une histoire du livre lui-même dans laquelle le manuscrit original disparaît, bien sûr, tandis que les copies se multiplient et, de ce fait, diffèrent (je vais gagner du temps en vous laissant découvrir le texte qui retrace l'historique du livre depuis le manuscrit jusqu'à la version définitive, revue et corrigée après la disparition de ses auteurs, et incluant, mise en abîme oblige, les traductions depuis la langue elfique par Bilbo) :

The original Red Book has not been preserved, but many copies were made [...]. The most important copy, however, has a different history. It was kept at the Great Smials, but it was written in Gondor, probably at the request of the great-grandson of Peregrin, and completed in S.R. 1592 (F.A. 172). Its southern scribe appended this note: Findegil, King's Writer, finished this work in IV 172 [...].

The Thain's Book was thus the first copy made of the Red Book and contained much that was later omitted or lost. In Minas Tirith it received much annotation, and many corrections, especially of names, words, and quotations in the Elvish languages [...]. But the chief importance of Findegil's copy was that it alone contains the whole of Bilbo's 'Translations from the Elvish'. These three volumes were found to be a work of great skill and learning in which, between 1403 and 1418, he had used all the sources available to him in Rivendell, both living and written.¹

Le titre original de cet ouvrage fictif, et pourtant réel dans sa version traduite, apparaît lui-même comme un parfait exemple de palimpseste et de polyphonie (je vous renvoie à la seconde citation qui montre clairement la stratification des voix narratives, les réécritures et les corrections)* :

The title page had many titles on it, crossed out one after another, so:

My Diary. My Unexpected Journey. There and Back Again. And What happened After.

Adventures of Five Hobbits. The Tale of the Great Ring, compiled by Bilbo Baggins from his own observations and the accounts of his friends. What we did in the War of the Ring.

Here Bilbo's hand ended and Frodo had written:

THE DOWNFALL
OF THE

¹ J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, Londres, Harper Collins, 2005, p. 14/15.

LORD OF THE RINGS
AND THE
RETURN OF THE KING

(as seen by the Little People; being the memoirs of Bilbo and Frodo of the Shire, supplemented by the accounts of their friends and the learning of the Wise.)

Together with extracts from Books of Lore translated by Bilbo in Rivendell.¹

Vu ces revendications de paternité du texte, le lecteur se trouve confronté à de sérieux problèmes de cohérence et de vraisemblance. Le premier et, en un sens, le plus facilement résolu, est celui de l'omniscience du narrateur. En effet, il n'est pas très difficile d'accepter que ces auteurs aient choisi de se désigner à la troisième personne et de désincarner la voix narrative de telle sorte que la « vérité historique » se trouve affranchie des limitations de point de vue inhérentes à la narration homodiégétique. Même l'ironie du narrateur à l'égard de Bilbo dans *The Hobbit* peut s'expliquer par une tendance à l'autodérision qui s'accorde, en fait, très bien avec le personnage. Enfin, la focalisation interne sur des personnages divers allant d'un renard (« 'Hobbits!' he thought. 'Well, what next?' »²) à un personnage aussi considérable que Sauron peut s'expliquer par le principe de la chronique historique romancée. En revanche, la perspective moderne et « humano-centriste » de *The Hobbit* met en péril la vraisemblance de ce cadre narratif fictionnel : « [...] what is a hobbit? I suppose hobbits need some description nowadays, since they have become rare and shy of the Big People, as they call us. »³

Il est bien connu que, dans son perfectionnisme, Tolkien pouvait réécrire certains passages *ad nauseam* afin que la cohérence de son univers imaginaire ne soit pas prise en défaut. Cependant, pour des raisons qu'il n'a jamais expliquées, *The Lord of the Rings* contient une comparaison qui fait voler en éclats cette vraisemblance déjà fragilisée : « The dragon passed like an express train, turned a somersault, and burst over Bywater with a deafening explosion »⁴. En fait, le ton de la narration dans le premier chapitre, « A Long-Expected Party », révèle clairement

¹ *Ibid.*, p. 1027.

² *Ibid.*, p. 72.

³ J.R.R. Tolkien, *The Hobbit or There and Back Again*, *op. cit.*, p. 14.

⁴ J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, *op. cit.*, p. 28.

que ce dernier sert de transition formelle entre *The Hobbit*, un conte pour enfants, et *The Lord of the Rings*, une œuvre épique de *heroic fantasy*. Nous y retrouvons donc ce point de vue humano-centriste moderne qui met à mal le principe du manuscrit traduit. Mais, paradoxalement, cette petite phrase devenue « mythique », contribue *a contrario* à réaffirmer ledit principe. En effet, l'incohérence est si énorme que, par contraste, elle rappelle au lecteur qu'il tient entre ses mains la traduction d'un texte écrit à une époque où, non seulement les trains express n'existaient pas, mais où un anneau conférait l'invisibilité et un pouvoir illimité.

Eu égard au soin qu'il a apporté à sa mise en scène du mystérieux manuscrit traduit — le travail affolant de minutie et de rigueur scientifique d'un chercheur chevronné, philologue, historien et traducteur, que révèlent les appendices — comment ne pas être tenté de jouer jusqu'au bout le jeu, peut-être futile mais si jubilatoire, auquel nous convie Tolkien ? Dans ce cas, il nous faut supposer que le traducteur, cédant à la tentation de ce pouvoir énorme que confère le monopole absolu du savoir et de la capacité de traduire, non pas une mais six langues au moins, a commencé par un plagiat éhonté. À l'instar de Gollum, il s'approprie un objet précieux, dans son cas, un récit passionnant, et s'en attribue le mérite. Il faut donc voir dans les explications techniques des appendices une sorte d'aveu implicite de culpabilité et un rétablissement de la vérité éditoriale.

Cette situation du lecteur qui doit tenter de distinguer entre ce qui relève de la traduction et ce qui relève de la création est comparable à celle des Elfes de Rivendell quand Bilbo leur demande de deviner quelles parties du poème qu'il leur déclame ont été écrites par lui et lesquelles l'ont été par Aragorn. Le lecteur n'est pas plus que les Elfes en mesure d'établir cette distinction. Et, en vertu de cette mise en abîme, la pointe d'ironie qui clôt la scène concerne autant le lecteur de Tolkien que les auditeurs de Bilbo : 'I am not going to try and guess,' said Frodo smiling. 'You needn't,' said Bilbo. 'As a matter of fact it was all mine »¹. Ainsi, le processus de véridiction est déjà à l'œuvre dans la définition même du récit : une chronique historique romancée, revue et corrigée après avoir été relatée par ceux qui ont vécu les événements en question en ayant recours à l'artifice du narrateur omniscient, *nec plus ultra* de fiabilité. Ce dispositif se trouve parachevé par la médiation d'un

¹ *Ibid.*, p. 237.

traducteur à la fois érudit et talentueux qui offre, les appendices en attestent, toutes les garanties de sérieux et de rigueur scientifique.

En tant que traducteur, il choisit de livrer telles quelles au lecteur des bribes de langues elfiques sans toujours les traduire (je reviendrai sur ce point). En revanche, la langue de Rohan, décrite dans les termes suivants, est l'objet d'un traitement particulier :

Then he began to chant softly in a slow tongue unknown to the Elf and Dwarf; yet they listened, for there was a strong music in it.

'That, I guess, is the language of the Rohirrim,' said Legolas; for it is like to this land itself; rich and rolling in part, and else hard and stern as the mountains.¹

Comme c'est souvent le cas des affleurements d'une langue ancêtre dans un contexte donné, elle apparaît essentiellement dans les noms de personnages ou de lieux. C'est là une situation que Tolkien ne manque pas de reproduire dans un de ses appendices et qu'il met également en abîme : « [Merry] also wrote a short treatise on *Old Words and Names in the Shire*, showing special interest in discovering the kinship with the language of the Rohirrim of such 'shire-words' as *mathom* and old elements in place names »². Il s'y ajoute quelques mots et, si je ne me trompe pas, deux phrases (« '*Westu Théoden hál!*' »³ et « '*Ferthu Théoden hál!*' »⁴). Ces quelques affleurements s'avèrent être de l'Anglo-saxon et nous voyons Tolkien, traducteur de textes anciens, eux, bien réels, s'en donner à cœur joie.

Ayant informé le lecteur que la langue de Rohan provient d'une langue ancêtre dont le númenoreen et, à sa suite, le Westron sont également issus, il établit un rapport entre la langue des Rohirrim et le Common Speech comparable à celui qu'entretiennent l'Anglais moderne et l'Anglo-saxon. Dès lors, son recours à l'Anglo-saxon — qui lui permet de célébrer cette langue qui lui était chère — se justifie par la nécessité du recours à la transposition. Nous apprenons ainsi — et, par extension, cela s'applique à tous les personnages et tous les lieux nommés — qu'Éomer et Éowyn, par exemple, ne sont pas vraiment les noms du neveu et de la nièce de Théoden (dont ce n'est pas le véritable nom non plus), mais que ces noms ont été

¹ *Ibid.*, p. 508.

² *Ibid.*, p. 15.

³ *Ibid.*, p. 518

⁴ *Ibid.*, p. 522.

traduits en Anglo-saxon pour reproduire le rapport entre les deux langues. Le même traitement est réservé aux noms des Hobbits, le traducteur allant jusqu'à prendre en compte le fait qu'avant d'adopter le Westron, ils ne parlaient pas tous la même langue :

Since the survival of the older language of the Stoors and the Bree-men resembled the survival of Celtic elements in England, I have sometimes imitated the latter in my translation. [...] Meriadoc was chosen to fit the fact that this character's shortened name, Kali, meant in the Westron, 'jolly, gay', though it was actually an abbreviation of the now unmeaning Buckland name Kalimac.¹

De même, les noms de Sam et de son père Ham font l'objet d'un soin particulier. Nous apprenons que leurs noms en Westron étaient Ban et Ran, des formes abrégées de *Banazîr* et *Ranugad*. Et Tolkien nous explique que ces mots qui signifiaient « simplet » et « casanier » ne sont plus usités dans la langue courante au moment du récit mais survivent en tant que noms traditionnels dépourvus de sens. Ce faisant, il présente de manière facétieuse comme des coïncidences ces deux antonomases évidentes car, Sam, sans être idiot est culturellement limité et son père est enraciné dans le Comté. Au terme d'un brillant exposé, il conclut : « I have therefore tried to preserve these features by using Samwise and Hamfast, modernisations of ancient English *Samwís* and *Hámfœst* which corresponded closely in meaning »². L'ironie est d'autant plus délectable que les lecteurs qui ne savent pas que le préfixe *sām* traduit en Anglais moderne signifie « à demi », ont naturellement tendance à se laisser berner par le faux-ami et à comprendre Samwise comme « Sam le sage » ; dès lors, soit l'antonomase leur apparaît antiphrastique, soit ils pensent, au contraire, que le personnage représente la sagesse populaire, ce qui est faux dans les deux cas. Tolkien et les lecteurs qui entendent l'Anglo-saxon se régaleront mais, même sans savoir cette langue, un traducteur, qu'il soit sourcier ou cibliste, ne peut que s'incliner devant cette magistrale leçon de traduction fictionnelle, une leçon qui vient couronner, dans les appendices, la représentation de cette activité à l'intérieur du corps du texte. Car dans le récit lui-même, certains personnages se font traducteurs, ce qui m'amène à la deuxième partie.

¹ *Ibid.*, p. 1135.

² *Ibid.*, p. 1136.

II- Hétéroglossie et mise en abîme de la traduction

(Par hétéroglossie, j'entends coexistence de plusieurs langues dans le même texte et non plusieurs sens différents d'un même énoncé, une signification dont le texte contient, d'ailleurs, une splendide illustration)

Comme nous l'avons vu plus haut, ce n'est pas une mais bien six langues au moins que Tolkien est censé maîtriser et traduire. Cela dit, la langue de la narration originale, celle qui correspond à l'Anglais, est le Westron ou « Common Speech » :

In presenting the matter of the Red Book, as a history for people of today to read, the whole of the linguistic setting has been translated as far as possible into terms of our times. Only the languages alien to the Common Speech have been left in their original form; but these appear mainly in the names of persons and places.¹

Mais il s'empresse de le préciser, cette langue n'est pas parlée de la même manière d'un bout à l'autre de Middle-earth. En conséquence, sa « traduction » prend en compte ces variations dans l'utilisation d'une langue, elle-même présentée comme une koinê où se mêlent la langue de Númenor, décrite comme « enriched and softened under Elvish influence »², et celle des hommes restés en Middle-earth, ces « lesser men » si controversés : « [at Pelargir] Adûnaic was spoken, and mingled with many words of the languages of lesser men it became a Common Speech that spread thence along the coasts among all that had dealings with Westernesse »³.

Ces parlers différents qui résultent de déterminations géographiques, historiques et culturelles permettent à Tolkien de justifier les spectaculaires variations de styles, notamment entre le début du récit dont le ton plutôt enfantin s'inscrit dans la continuité de *The Hobbit* et la langue solennelle et archaïsante qui caractérise la narration dès le départ de Rivendell. Ainsi, Tolkien contextualise, à l'intérieur même du cadre fictionnel de la narration, la nécessité d'harmoniser la forme et le fond. En adoptant ce procédé il place la langue et l'hétéroglossie au cœur du récit et fait du multilinguisme une caractéristique essentielle des protagonistes majeurs.

En effet, dans ce cadre vertigineusement polyphonique et polyglotte, les protagonistes majeurs du récit sont, avant tout, des linguistes érudits. Bilbo est loué

¹ *Ibid.*, p. 1133.

² *Ibid.* p. 1128.

³ *Ibid.* p. 1129.

pour ses traductions de l'Elfique et il précisé dans une note : « Frodo is said to have shown great 'skill with foreign sounds' »¹. Enfin, Galadriel, Elrond, Gandalf et Aragorn, pour ne mentionner qu'eux, sont tous des détenteurs de savoir et leur érudition est, entre autres, d'ordre linguistique. Gandalf traduit en Westron la malédiction gravée sur l'Anneau en Black Speech ce qui lui permet de l'authentifier et donc de contribuer de manière décisive à sauver Middle-earth. Ce qui ne l'empêche pas, à l'entrée de la Moria, de faire un contresens qui manque de coûter à la vie à toute la compagnie, traduisant le mot elfique *pedo* par « speak » au lieu de « say » alors qu'il vient de se vanter de son multilinguisme : « 'I once knew every spell in all the tongues of Elves or Men or Orcs [...]. »². Aragorn converse en Sindarin avec les elfes et l'on apprend en passant qu'il parle la langue de Rohan et le Quenya, la langue des lettrés que Tolkien décrit comme « an 'Elven-latin' »³.

Ces personnages ne se contentent pas de savoir ces langues, nous venons de le voir, ils les traduisent. Cela fait de Tolkien un méta-traducteur. Sam récite un poème qu'il attribue à Bilbo et dont Aragorn leur apprend qu'il s'agit d'une œuvre en Quenya traduite par ce dernier : « 'It is part of the lay that is called *The Fall of Gil-Galad*, which is in an ancient tongue. Bilbo must have translated it.' »⁴. Dans ce cas, la mise en abîme devient vertigineuse. Tolkien, auteur de *The Lord of the Rings*, se présente comme le traducteur d'un manuscrit ancien écrit en partie par Bilbo à qui il confie son propre rôle d'auteur/traducteur. En un mot, Bilbo écrit, Tolkien traduit, Tolkien écrit, Bilbo traduit. Cette mise en abîme se complique du fait que l'identité du traducteur des bribes de langues elfiques qui parsèment le texte n'est pas toujours évidente ; non plus d'ailleurs que les destinataires des traductions en question (les autres personnages présents ou le lecteur ?).

En effet, tout au long du récit, des situations où un personnage traduit un mot — ou un poème entier — afin de le rendre compréhensible à ceux qui l'accompagnent alternent avec des passages où il est difficile, voire impossible, de déterminer l'identité aussi bien du traducteur que du destinataire. Dans le premier cas, par exemple, Aragorn récite un extrait du lai de Beren et Lúthien et précise

¹ J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, *op. cit.*, p. 1115.

² *Ibid.*, p. 307.

³ *Ibid.*, p. 1128.

⁴ *Ibid.*, p. 168.

« 'That is a song [...] in the mode that is called *ann-thennath* among the Elves, but it is difficult to render in our Common Speech, and this is but a rough echo of it.' »¹. Par ailleurs, quand Frodo demande à Bilbo pourquoi il appelle Aragorn « Dúnadan » il a droit à une petite réprimande assortie d'un cours : « 'The Dúnadan [...]. He is often called that here. But I thought you knew enough Elvish at least to know *dún-adan*. Man of the West, Númenorean' »².

Il arrive également qu'il soit requis du lecteur et/ou des personnages qu'ils se montrent un peu moins passifs et qu'ils fassent l'effort d'inférer le sens de mots étrangers à partir d'une formulation ou d'un contexte. Ainsi, quand le lecteur découvre Arwen, le narrateur (s'agit-il de Bilbo, de Frodo, de Tolkien ?) précise « and she was called Undómíel, for she was the Evenstar of her people »³. L'usage de *for* ne laisse aucun doute quant au fait qu'*Undómíel* veut dire *Evenstar*, mais il appartient au lecteur d'inférer à partir d'autres occurrences (Eldar, Elbereth, etc.) que le mot elfique pour « étoile » est *el* et donc que la racine *undóm* renvoie à « soir » ; une hypothèse confirmée dans les appendices.⁴ En choisissant de traduire — ou de ne pas le faire — certaines occurrences de langue elfique, Tolkien parvient à générer une sorte de suspense linguistique. Ainsi, à Caras Galadhon, Frodo entend Aragorn dire : « *Arwen vanimelda, namarië!* »⁵, mais il faut attendre le départ de Lothlórien pour que le sens de cette mystérieuse déclaration soit partiellement révélé par la traduction intégrale du poème chanté par Galadriel en Quenya. En effet, le poème s'achève sur le mot *namarië* et la traduction qui en est donnée est *farewell* ; en revanche, *vanimelda* reste obscur et le désir du lecteur d'en savoir plus sur ce que dit Aragorn n'est satisfait qu'à moitié ce qui, en fait, ajoute à sa frustration jubilatoire.

En revanche, dans le second cas, lors de la première rencontre de Frodo et ses amis avec les Elfes, le hobbit dit à ces derniers : « '*Elen síla lúmenn' omentielvo*, a star shines on the hour of our meeting' »⁶. La traduction de la formule de politesse pose immédiatement la question de l'identité du traducteur. S'agit-il de Frodo ou d'un

¹ *Ibid.*, p. 193.

² *Ibid.*, p. 233.

³ *Ibid.*, p. 227.

⁴ « [The Eldar] had many names for [the times of star-fading and star-opening], of which the most usual were *tindómë* and *undómë*; the former most often referred to the time near dawn, and *undómë* to the evening. » *Ibid.*, p. 1111.

⁵ *Ibid.*, p. 352.

⁶ *Ibid.*, p. 81.

narrateur omniscient ? Dans le second cas, il faudrait ajouter ce dérapage à la liste des incohérences que j'ai mentionnées plus haut. À l'inverse, si l'on considère que c'est bien Frodo qui répète la formule elfique en Westron, quel serait l'objet de la répétition ? Vérifier la justesse de la formule et/ou de sa propre compréhension de cette dernière auprès de son interlocuteur ? Informer les autres hobbits, qui ne sont, eux, qu'unilingues, de ce qu'il a dit à l'Elfe ? Instruire le lecteur fictif « Westronophone » du *Red Book of Westmarch*, livre qui ne sera traduit et méta-traduit que bien plus tard ? Il est, bien entendu, impossible de répondre à ces questions et cette impossibilité ajoute au plaisir de la lecture. De même, à qui devons-nous la traduction en Anglais de l'appel aux armes de Théoden en vers allitératifs anglo-saxons dans la langue de Rohan ?

His voice rang clear as he chanted in the tongue of Rohan a call to arms.
Arise now, arise, Riders of Théoden!
Dire deeds awake, dark is it eastward.
Let horse be bridled, horn be sounded!
*Forth Eorlingas!*¹

Vu l'absence de marqueurs et quelque puisse être l'instance narrative, l'on pourrait dire que Tolkien invente le procédé, à ma connaissance unique en son genre, de la « traduction indirecte libre ».

Enfin, j'aimerais clore cette deuxième partie sur une question qui fait du lecteur une sorte d'égyptologue. En effet, la tombe du cheval de Théoden, tous deux morts au combat, est décrite ainsi : « [...] but for Snowmane they dug a grave and set up a stone upon which was carved *in the tongues of Gondor and the Mark: Faithful servant yet master's bane, / Lightfoot's foal, swift Snowmane* »². Or, la langue de Gondor est le Westron et l'épithaphe en vers, malgré les allitérations en /f/ et /s/, ne correspond pas vraiment à la versification anglo-saxonne (à laquelle, par exemple, la rime est étrangère). Si cette épithaphe en Westron est fidèlement traduite en Anglais moderne dans une forme versifiée et rimée, qu'en est-il dans la langue de Rohan ? Malgré l'existence de cette pierre de Rosette, le lecteur n'en saura, bien sûr, jamais rien. Ce texte perdu, une autre variation sur le thème du palimpseste, m'amène à la troisième partie.

¹ *Ibid.*, p. 517.

² *Ibid.*, p. 845. (« in the tongues of Gondor and the Mark » souligné par nous)

III- Entropie et palimpseste élégiaque

J'ai insisté sur le soin extrême apporté par Tolkien à sa « traduction » d'un texte imaginaire : le respect de la forme du texte, du niveau de langue, du rapport historique entre les langues, de la dimension antonomastique des noms des personnages, etc. Pourtant, dès le début de son appendice sur la traduction, il présente comme axiomatiques l'impossibilité d'une traduction parfaite et l'inévitable trahison qui résulte de l'activité : « In presenting the matter of the Red Book, as a history for people of today to read, the whole of the linguistic setting has been translated as *far as possible* into terms of our own times ». Il ajoute plus loin :

The Common Speech, as the language of the Hobbits and their narratives has inevitably been turned into modern English. In the process the difference between the varieties observable in the use of the Westron has been lessened. Some attempt has been made to represent varieties by variations in the kind of English used; but the divergence between the pronunciation and idiom of the Shire and the Westron in the mouths of the Elves or of the high men of Gondor was greater than has been shown in this book. Hobbits indeed spoke for the most part a rustic dialect, whereas in Gondor and Rohan a more antique language was used, more formal and more terse.¹

Le souci de la vraisemblance examiné dans la première partie se trouve reflété dans cet avertissement au lecteur. Il semble impliquer qu'il est plus facile d'accepter l'existence de créatures imaginaires que celle d'une traduction parfaite. En d'autres termes, la traduction, aussi soignée soit-elle d'un texte, fût-il imaginaire, ne peut échapper à l'entropie. C'est par son désir de limiter les effets de cette dernière qu'il justifie sa traduction des noms de lieux et de personnages (« This procedure perhaps needs some defence »², dit-il). Nous ayant prévenus, il nous offre un exemple de méta-entropie :

The Westron names were as a rule translations of older names [...]. Some differed in meaning: as Mount Doom for *Orodruin* 'burning mountain', or Mirkwood for *Taur e-Ndaedelos* 'forest of the great fear'. A

¹ *Ibid.*, p. 1133. (« as far as possible » souligné par nous)

² *Ibid.*, p. 1134.

few were alterations of Elvish names: as Lune and Brandywine derived from *Lhûn and Baranduin*.¹

J'ai établi qu'en vertu de la mise en abîme, les traductions qui apparaissent dans le corps du texte transforment l'auteur en méta-traducteur, nous constatons à présent que le principe d'entropie, lui-même est mis en abîme.

En effet, le problème de la traduction se pose dès le commencement du récit au moment où Gandalf fait apparaître la malédiction gravée sur l'Anneau :

'I cannot read the fiery letters,' said Frodo in a quavering voice.
'No,' said Gandalf, 'but I can. The letters are in Elvish, of an ancient mode, but the language is that of Mordor which I will not utter here. But this in the Common Tongue is what it said, *close enough*.'²

L'information terrifie Frodo, mais la récitation de la malédiction elle-même dans sa traduction n'a pas d'effet particulier. En revanche, plusieurs chapitres plus loin, quand le magicien refait sa démonstration devant les participants au Conseil d'Elrond, citant délibérément le texte dans sa version originale, il produit l'effet suivant : « The change in the wizard's voice was astounding. Suddenly it became menacing, powerful, harsh as stone. A shadow seemed to pass over the high sun, and the porch grew dark. All trembled, and the Elves stopped their ears »³. Il est difficile de trouver un exemple plus spectaculaire de l'entropie inhérente à la traduction.

L'on pourrait penser que le Black Speech, de même que les langues elfiques, en vertu de leur dimension sacrée et magico-religieuse, sont intraduisibles. Car, en ce qui concerne les langues elfiques, il est spécifié, au moins à deux reprises, qu'elles ont un effet particulier. Lors de la première rencontre avec les elfes, il est précisé qu'à ce stade Frodo ne comprend pas bien le Sindarin et ses compagnons pas du tout et pourtant, « the sound blending with the melody seemed to shape itself in their thoughts into words which they only partly understood »⁴. De même, le poème chanté par Galadriel au départ de Lothlórien reste gravé dans la mémoire de Frodo avant qu'il n'ait appris le Quenya : « Yet as is the way with Elvish words, they

¹ *Ibid.*, p. 1134.

² *Ibid.*, p. 50. (« close enough » souligné par nous)

³ *Ibid.*, p. 254.

⁴ *Ibid.*, p. 79.

remained graven in his memory, and long afterwards he interpreted them as well he could »¹. Il n'est donc pas étonnant que, commentant sa propre traduction du lai de Beren et Lúthien, Aragorn précise « but it is hard to render in our Common Speech, and this is but a rough echo of it »². Mais même quand il s'agit de la langue de Rohan qui n'a rien de magique, le même Aragorn prévient ses compagnons avant de traduire la chanson : « It runs thus in the Common Speech [...], *as near as I can make it* »³.

La traduction est si importante dans l'œuvre car l'éclatement de la langue adamique originelle est une des manifestations de l'apparition du mal dans un cosmos créé originellement sans tache. *The Lord of the Rings* est le dernier épisode de la cosmogonie tolkienienne et se présente comme un récit à mi-chemin entre mythe et histoire. À mesure que l'on s'éloigne du moment mythique par excellence, celui de la Création, moment qu'Éliade décrit comme « pur et fort »⁴, toutes les composantes du réel perdent de leur « force » et s'affadissent sous l'effet de l'usure du temps. Or, bien que l'intention de Tolkien ait été d'apporter, entre autres, la consolation à son lecteur, son œuvre est profondément, intensément élégiaque et, après l'avènement d'Aragorn le récit s'achève dans les larmes. L'hétéroglossie qui caractérise *The Lord of the Rings* est elle-même un effet et une représentation de cette entropie à échelle cosmique ; et la survalorisation des personnages polyglottes ainsi que les traductions qu'ils produisent apparaissent comme un pis-aller de la langue adamique perdue. L'on trouve un exemple de cette vaine tentative de réunification et de resémantisation de la langue et du monde — et de dépassement de l'hétéroglossie par la traduction — dans le poème macaronique qui célèbre les exploits de Frodo et Sam avant l'accession d'Aragorn au trône :

And as the Hobbits approached swords were unsheathed, and spears were shaken, and horns and trumpets sang, and men cried with many voices and in many tongues:

*'Long live the Halflings! Praise them with great praise!
Cuio I Pheriain anann! Aglar'ni Pheriannath!
Praise them with great praise, Frodo and Samwise!
Daur a Berhael, Conin en Annûn! Eglerio!*

¹ *Ibid.*, p. 377.

² *Ibid.*, p. 193.

³ *Ibid.*, p. 508. (« as near as I can make it » souligné par nous)

⁴ M. Éliade, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, p. 69.

*Praise them!
Eglerio!
A laita te, laita te! Andave laitivalmet!
Praise them!
Cormacolindor, a laita tárienna!
Praise them! The Ring-bearers, praise them with great praise!*¹

Mais le retour du roi marque le départ des Elfes et l'évacuation du Mythe au profit de l'Histoire. Ainsi, l'entropie qui résulte nécessairement des traductions accompagne et illustre celle qui résulte de la descente par paliers successifs de la période pleinement mythique du Premier Âge à la période semi-mythique de ce Troisième Âge qui s'achève avec la fin du récit. Il va sans dire que cet effet est redoublé par la méta-traduction de Tolkien qui marque le passage de cette période semi-mythique à notre histoire et le passage de la fiction au réel quand la lecture s'achève. La disparition des Elfes et autres créatures imaginaires et le passage du Mythe à l'Histoire confèrent au palimpseste qu'est le texte original lui-même une dimension mythique. Ce texte existe, sa traduction en atteste, mais il demeure inaccessible et les problèmes d'entropie que le traducteur reconnaît explicitement posent une fois de plus, une question qui ne peut que demeurer sans réponse, celle de la qualité nécessairement invérifiable de la traduction. Une fois de plus, ce schéma-là lui est décidément très cher, Tolkien fait naître un désir pour, dans un même mouvement, le satisfaire et le frustrer. En effet, entrant dans le jeu qui lui est proposé, le lecteur sensible à la beauté de ce texte doit se contenter de ce que Tolkien lui présente, pour reprendre la formulation d'Aragorn, comme un écho approximatif d'un texte bien plus beau encore mais irrémédiablement hors de portée.

Conclusion

En guise de conclusion, j'aimerais clore cette intervention sur une dernière mise en abîme qui met en scène un personnage à qui l'on doit la seule instance de thème dans cet océan de version (« I am *Elessar*, the Elfstone, and *Envinyatar*, the Renewer [...]. But Strider shall be the name of my house [...]. In the high tongue it

¹ J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, *Op. cit.*, p. 953.

will not sound so ill, and *Telcontar* I will be and the heirs of my body »¹) à savoir Aragorn. Ce dernier, se faisant philologue, résume en quelques mots ma laborieuse analyse des joies d'une cohérence sur le fil du rasoir, d'une hétéroglossie jubilatoire, d'une mise en abîme de la traduction, d'une méta-traduction ludique et d'une mythification de la langue qui, au-delà — ou en-deçà — des péripéties et des batailles, occupe une place centrale dans le récit.

Quand Merry, ranimé par le roi après la dernière bataille, réclame du tabac, Aragorn lui répond en plaisantant :

'Master Meriadoc [...], if you think that I have passed through the mountains and the realm of Gondor with fire and sword to bring herbs to a careless soldier who throws away his gear, you are mistaken. If your pack has not been found, then you must send for the herb-master of this House. And he will tell you that he did not know that the herb you desire had any virtues, but that it is called *westmansweed* by the vulgar, and *galenas* by the noble, and other names in other tongues more learned, and after adding a few half-forgotten rhymes that he does not understand, he will regretfully inform you that there is none in the House, *and he will leave you to reflect on the history of tongues.*'²

Réfléchir sur l'histoire des langues est précisément ce que fait le lecteur qui se rend soudain compte que cette herbe, que les Hobbits nomment *Longbottom leaf*, n'est, tout au long d'un récit où elle est assez souvent mentionnée, jamais désignée par le mot *tobacco*, et ce, bien avant que la législation n'interdise la publicité pour le tabac.

¹ *Ibid.*, p. 863.

² *Ibid.*, p. 869-870. (« and he will leave you to reflect on the history of tongues » souligné par nous)